

ses pages, vinrent m'apporter toutes sortes de biscuits, de friandises et de fruits. Je trouvai tout délicieux, et je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner.

— Vous! me répondit-elle, avec un air de mépris et d'ironie: vous! demeurer dans un pays où tout est vif et léger! vraiment non, vous n'y pensez pas; et ce n'est pas là non plus ce que je veux faire de vous.

Alors elle tira vivement le cordon de sa sonnette qui, bien loin de produire les sons enchanteurs qui m'avaient fait un si grand plaisir, mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta; un instant après je vis paraître un oiseau noir d'une taille monstrueuse, qui s'abattit aux pieds de la fée, et qui lui dit d'une voix formidable :

— Que voulez-vous, ma sœur?

— Je veux, lui répondit-elle, que vous portiez tout à l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du Château vert; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour et nuit à ses belles tapisseries...

A ces mots, malgré mes cris, l'oiseau noir m'enleva, et partit d'un vol rapide.

— Bon! dit Papillon, en interrompant le récit de sa cousine, vous vous moquez, ma chère, je le connais ce vilain oiseau noir, et jamais lenteur n'égala la sienne.

— Il en sera tout ce que vous voudrez, reprit Nonchalante, je n'aime pas à disputer; ce n'est peut-être pas

l'oiseau que vous connaissez; mais enfin, celui-là m'emporta prodigieusement vite, et me déposa dans ce château dont vous êtes à présent le maître. Nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, et quand il m'eût présentée de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, celui-ci, après m'avoir considérée un instant, m'apostropha en ces termes :

— Vous êtes donc une paresseuse, que l'on vous envoie ici : nous en avons bien fait travailler d'autres. Voyez, ajouta-t-il, comme tout cela est occupé.

Je levai les yeux, et je vis, dans une galerie immense, des métiers, des dévidoirs, des laines, des dessins, etc. Il y avait tel métier sur lequel plus de douze personnes étaient occupées. Cet aspect me fit évanouir. Quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savais faire : ce fut en vain que, avec une extrême bonne foi, je répondis, comme j'avais fait dans la ferme : *Rien*. Le géant me dit à cela que l'on m'instruirait, et qu'il y avait de l'ouvrage pour tout le monde. On voulut me faire travailler; mais des premières classes où l'on m'avait mise en arrivant, on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples; on me donna vainement les pénitences qui réussissent le plus ordinairement sur les autres, et ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie : elle était prodigieusement grande, et renfermait tous les enfants qui n'avaient pas voulu travailler; tout cela ne me fit aucune impression, et je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la

teinture des laines. Comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres travaux, le géant s'est emporté ce matin contre moi, et m'a fait prendre la forme d'une gazelle; puis, de suite, il m'a conduite à sa ménagerie. Mais la timidité naturelle de l'animal dont j'avais revêtu la forme l'a emporté en moi sur le goût que j'ai pour le repos; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, et je suis sortie de la cour du château. Le géant a craint de me perdre, et a lâché son lion après moi, avec ordre de me ramener à quelque prix que ce fût. Je me serais peut-être laissée prendre ou dévorer plutôt que de courir plus longtemps, si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer.

La princesse termina le récit de ses aventures par l'éloge du repos et d'une vie douce et tranquille. Papillon l'assura que, quant à lui, il n'était que trop demeuré en place, et que, depuis qu'il ne l'avait vue, il avait subi des épreuves qui ne l'avaient point du tout amusé. Il lui conta rapidement l'histoire de la bonne femme, celle de l'Oiseau noir, et fit la narration de son voyage dans le vaisseau de papier blanc. Ensuite, ils donnèrent l'un et l'autre la liberté à tout ce qui se trouva dans le château et dans la ménagerie, dont les animaux avaient repris leurs premières formes de princes et de princesses, au moment de la mort du géant. Nonchalante les conjura de ne plus travailler, et fit brûler tous les métiers; elle accompagna la liberté qu'elle leur accorda de présents magnifiques.

Restés seuls dans le château, Nonchalante et Papillon

furent longtemps à se mettre d'accord : ce qui plaisait à l'un déplaisait à l'autre, et réciproquement. Cependant

comme, au fond, chacun d'eux était doué d'un bon naturel, peu à peu et à leur insu même, ils se firent des concessions : le prince devenait de jour en jour plus posé et plus tranquille; sa cousine, pour lui



témoigner sa reconnaissance du service signalé qu'il lui avait rendu, se montrait empressée à le servir, et ne reculait devant aucune peine pour lui être agréable. L'habitude de vivre ensemble opéra enfin sur leur caractère une métamorphose complète, qu'ils ne tardèrent pas à remarquer eux-mêmes, et ils se tinrent compte l'un à l'autre de cette déférence mutuelle. De là à l'amitié il n'y a qu'un pas; ce pas fut bientôt franchi, et ces deux jeunes gens qui ne pouvaient se souffrir autrefois, auraient frémé aujourd'hui à l'idée seule d'être séparés l'un de l'autre.

Cependant le temps des épreuves n'était pas encore fini pour eux. Les fées qui étudiaient chaque jour leurs démarches et leurs sentiments, furent piquées de voir que l'affection avait plus fait pour modifier leur tempérament, que tout leur art et toute leur magie : aussi peu confiantes dans la conversion de Nonchalante et de Papillon, jugèrent-elles à propos de les éprouver une dernière fois. Voici comment elles s'y prirent : elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fièvre la plus ardente, et à Papillon, celle d'une maladie de langueur, et n'eurent pas de peine à leur inspirer de sérieuses inquiétudes sur leur état. Puis, la fée Mirlifiche, saisissant le moment de les trouver séparés, apparut à Nonchalante, et lui dit :

— Papillon me paraît bien malade.

— Hélas ! oui, madame, lui répondit la princesse en fondant en larmes ; il se meurt ; mais de grâce, sauvez-le. S'il vous faut, pour son salut, le sacrifice de mon bonheur, celui de ma vie même, parlez, je me livre à vous. Envoyez-moi chez le roi-fermier, faites revivre le géant, et vous verrez comment je saurai leur obéir : me voilà soumise à tout ; mais guérissez-le, je vous en conjure.

— Si vous voulez, lui répliqua gravement la fée, sauver la vie à Papillon, cela ne tient qu'à vous : partez à l'instant, et ne négligez rien pour trouver la Souris qui trotte et le Pinson qui vole ; apportez-les-moi, car le temps presse.

A peine avait-elle achevé de parler, que Nonchalante était déjà sortie du château vert.

Peu de temps après, la fée eut une semblable conversa-

tion avec le prince, qui la conjura le plus tendrement du monde de lui faire tout souffrir, pourvu qu'elle secourût sa belle cousine. Il l'assura que les oracles noirs, les navires de papier blanc, les gazelles et les limaçons le trouveraient impassible, si, par sa patience, il obtenait d'elle la grâce qu'il lui demandait avec tant d'ardeur. Mirlifiche convint de l'état dangereux auquel la princesse était réduite ; mais en même temps, elle lui promit que s'il lui pouvait donner la Taupe couleur de rose, elle la guérirait.

Papillon, ne voyant que le danger de Nonchalante, sortit aussitôt du château. Les voilà donc tous deux différemment occupés : la princesse ne cherchant que les bois, toujours courant et toujours écoutant, se donnait une fatigue continuelle pour trouver, et, qui plus est, pour attraper deux animaux qui lui paraissaient bien difficiles à surprendre ; le prince, au contraire, avait les yeux constamment fixés sur les prairies et s'efforçait d'épier le moindre mouvement des taupes ; il marchait lentement, sur la pointe des pieds, et retenant son haleine ; très souvent il restait immobile, au point qu'on l'eût pris pour une statue.

Aussi aucune taupe n'échappait au prince ; mais quelle était sa douleur en voyant que toutes celles qu'il prenait avec tant de peine étaient noires comme l'ébène. Bien loin de s'impatienter, il semblait à chaque instant prendre de nouvelles forces pour continuer cette triste chasse.

L'ardeur que Nonchalante et Papillon mirent dans leurs recherches touchèrent enfin le cœur des fées. Elles virent

que les deux jeunes gens s'étaient réellement corrigés de leurs défauts, et qu'il était juste de les en récompenser. Elles les relevèrent donc l'un et l'autre de la tâche qu'elles leur avaient imposée.

Papillon et Nonchalante, tout occupés du soin de s'acquitter de leur mission difficile, avaient, sans le savoir, dirigé leurs pas vers le royaume de Gris-de-Lin. Ils y arrivèrent tous deux en même temps, et ne tardèrent pas à se rencontrer aux lieux mêmes où s'était écoulée leur enfance. Ils comprirent alors, en se trouvant sains et saufs d'une manière si inopinée et si loin du château vert, que leur maladie n'avait rien de réel, et n'avait été inventée par les fées que pour les soumettre à une dernière épreuve, dont ils étaient sortis vainqueurs. En effet, ils étaient encore tout à la joie de se revoir, quand leur apparurent tout à coup les fées Mirlifiche et Lolotte, qui, après les avoir complimentés de leur conversion, les ramenèrent au palais de Gris-de-Lin.

Leur retour fut l'occasion de fêtes pompeuses, que suivit bientôt la célébration de leur mariage. Gris-de-Lin, enchanté de les voir ainsi unis à jamais, leur confia le soin de ses états; ils s'en acquittèrent dignement. Grâce aux leçons qu'ils avaient reçues l'un et l'autre, ils avaient appris à se commander à eux-mêmes, c'était le moyen de savoir commander aux autres : aussi rendirent-ils leurs peuples heureux, tout en jouissant d'une félicité parfaite.

CENTRAL MAGAZINE



Le Royaume des Bambins.

LE ROYAUME DES BAMBINS



Il y avait un roi et une reine qui avaient un fort petit royaume. Le roi se nommait Pépé et la reine s'appelait Mère.

Pépé n'était ni ambitieux ni conquérant, et les fines de roi et

de mère ne tenaient lieu d'un grand royaume. Mais